avec raison, qu'il est inutile de dresser une liste des auteurs qu'il a lus et dont il connaît le nom. Il fait mieux encore ; lui catholique, lui élève des Jésuites, il s'élève au-dessus des autres correspondants et dédaigne la petite lâcheté commise par presque tous : savoir que rien n'est beau, rien n'est bon, en dehors des écrivains orthodoxes. Il ne cite qu'un auteur, et c'est un des plus exécrés parmi nous. Il est vrai que peu de gens savent pourquoi.

Certes M. Gonzalve Desaulniers n'a pas voulu protester ni faire une profession de foi ; mais il pense que l'étude, l'expérience, la probité de conscience et la foi réelle autorisent un homme sérieux à ne ne tenir aucun compte des interdictions puériles et vexatoires de l'*Index*.

Il a donc passé outre, a lu Rousseau, l'a trouvé beau et a eu le courage de le dire, publiquement, en toute sincérité et en toute simplicité.

Comme il n'a fait que son devoir nous nous dispenserons de le féliciter ; mais nous ne pouvons nous dispenser de le donner en exemple aux trembleurs, et d'opposer sa loyauté à l'hypocrisie des coureurs de sacristrie.

DIXIÈME LETTRE

M. G. A. DROLET

HOMME DE LETTRES

Montréal, le 12 avril 1899.

Mon cher Rédacteur,

Vous me faites vraiment beaucoup d'honneur en m'invitant à prendre part à la " Consultation publique " que vous ouvrez dans les colonnes de *La Patrie* à la gent de Lettres Canadiennes *quorum pars parva fui.*

Je ne sais vraiment pas sous quel vocable me ranger, pour justifier mon intrusion dans ce cénacle " de nos principaux hommes publics, " de nos littérateurs, des membres les plus distingués de la magistrature et " du barreau, des professeurs, d'universités et de collèges, etc."

Je ne suis ni homme public, ni littérateur (à peine soldat dans les Lettres) ni magistrat, ni professeur : je ne suis qu'un modeste Epistolier, grand admirateur de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Lord Byron, de Louis Fréchette et du bon Lafontaine, car,

" Tout parle en son ouvrage, et même les poissons."

Sous les grands ormes de St-Aimé, par les journées ensoleillées de juillet et d'août, je me délecte dans les lectures des œuvres de Paul de Saint-Victor, d'Octave Feuillet, de Gustave Flaubert, d'Alphonse Daudet, d'Oscar de Poli et des délicieuses plaquettes de Gyp.

Après les vacances, nous rentrons à la ville, où je retrouve un charme infini dans la société de lord MaCaulay, de Thomas Carlyle, de Henri Martin, de Garneau, de L. O. David, etc.

Depuis deux ans, les Lettres canadiennes se sont enrichies d'un beau livre que je ne cesse de relire. Je veux parler de l' " *Histoire des Etats-Unis,*